



CLASSIQUES
GARNIER

CELEYRETTE-PIETRI (Nicole), COURIER-BRIÈRE (Jacqueline), HAFNER (Françoise), « In memoriam », in CELEYRETTE-PIETRI (Nicole), LAURENTI (Huguette) (dir.), *La Revue des lettres modernes. "Le Yalou" : lectures critiques et génétiques*, p. I-VI

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-12298-2.p.0007](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-12298-2.p.0007)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2010. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

in memoriam
Huguette Laurenti

E^N ouverture de ce Paul Valéry 13, comment écrire au passé à propos d'Huguette Laurenti qui nous a quittés le 19 février, alors que sa présence vive est ici, dans ce volume consacré aux manuscrits du "Yalou", comme elle était présente encore il y a quelques semaines au cœur des travaux de l'ITEM ? Son esprit est présent dans ce recueil dont elle a suivi et relu l'ensemble avec Nicole Celeyrette-Pietri ; présent, dans leur avant-propos commun : signe parmi d'autres de ce goût de l'échange intellectuel — du véritable colloque, sur fond d'estime et d'amitié — qui la caractérisait. Son esprit est présent enfin dans les pages sur "l'espace marin" où elle fait une « microanalyse » d'un feuillet qui est « un magnifique modèle de brouillon des commencements ». À partir de ces microanalyses, elle nous amenait vers des conclusions ouvrant des perspectives génétiques et herméneutiques, véritables excitants pour l'esprit. C'est que ces analyses s'articulaient à une connaissance intime de l'œuvre valéryen, publié et manuscrit. Un brouillon des commencements pouvait ainsi entrer en résonance avec l'imaginaire marin des enfances valéryennes, et avec d'autres textes ou brouillons.

Née en 1919 à Condé-sur-Noireau, mais se réclamant de l'origine auvergnate de sa famille, Huguette a passé son enfance à Béziers et à Sète où son père était professeur de lettres ; mobilisé en 1914, il avait fait Verdun. Elle évoquait souvent ce père, pacifiste, rationaliste, profondément laïque, dont elle partageait les convictions, et qui lui avait beaucoup appris. Lycéenne à Sète, elle prêtait en 1935 une

écoute passionnée au Discours de distribution des prix au Collège de Sète prononcé par Valéry. Elle gardait des souvenirs émus de cette période.

Étudiante à Montpellier puis à Aix, bientôt agrégée de lettres, Huguette Parret, devenue Laurenti par son mariage, débute dans l'enseignement secondaire à Nîmes, puis au lycée de jeunes filles de Montpellier, dans des classes « pilotes » où le théâtre est une pratique globale. Elle fait jouer à ses élèves des tragédies et comédies classiques, et des œuvres d'auteurs de l'Antiquité comme Eschyle et Euripide. Pendant une douzaine d'années, elle fait une causerie hebdomadaire sur l'actualité littéraire à la radio du Languedoc-Roussillon.

En 1966 Huguette entre comme assistante à l'Université de Montpellier, où elle deviendra professeur. Elle soutient en juin 1971 sa thèse de doctorat d'État sur Paul Valéry et le théâtre (sous la direction du Professeur Henri Weber) publiée en 1973 aux éditions Gallimard. On connaît la fortune auprès des valéryens de ce livre (et des nombreux articles qui l'ont prolongé) qui conjugue l'étude des œuvres éditées, des 29 volumes des Cahiers en fac-similé, de manuscrits inédits, et une connaissance approfondie des théories dramatiques, des œuvres et de leurs représentations. Ce n'est pas si souvent qu'il est donné à un chercheur de jeter dans un territoire presque vierge, les fondements d'où partiront les recherches à venir. Pour le théâtre de Valéry, ce privilège est revenu à l'esprit vif, profond et intuitif d'Huguette Laurenti. Avant elle, les livrets des mélodrames Amphion et Sémiramis paraissaient deux îlots dérangeant de leur allure disparate le recueil des Poésies où leur auteur les a placés en 1942. La première fois que « Mon Faust » fut joué en 1962, l'immense majorité de la critique l'a considéré comme un divertissement futile, une pièce de boulevard. Ce sont les recherches d'Huguette Laurenti qui ont, à partir des années 1970, révélé ce que ces œuvres impliquaient en réalité. Elles les ont replacées au sein des conceptions dramatiques de Valéry, dont elles ont montré l'étendue et la complexité. Elles ont dévoilé les projets enfouis au sein des Cahiers et mis en lumière l'originalité de la poétique qui les soutend. Elles en ont identifié les modèles et les contre-modèles, décelé les affinités et les échos qui les liaient aux expériences des contemporains, inscrivant ainsi Valéry dans l'histoire des avant-gardes scéniques de la première moitié du xx^e siècle.

Le centenaire Valéry en 1971 voit la rencontre des valéryens français et étrangers, inaugurant une succession de colloques internationaux en Europe mais aussi à Tokyo, Montréal, San Francisco, Séoul. Huguette Laurenti y retrouvera d'anciens étudiants devenus des amis. En 1973, elle a fondé avec Daniel Moutote le Centre d'Études valéryennes de l'Université de Montpellier qui devient le cadre d'un séminaire et d'un colloque annuel ; en 1975, c'est la parution du Bulletin des Études valéryennes dont elle prend l'entière responsabilité en 1977 : véritable forum entre chercheurs, lieux d'échanges qui suscitent la création de Centres valéryens à l'étranger. Huguette crée d'autre part en 1974, pour les Lettres Modernes, la Série Paul Valéry, qu'elle dirige jusqu'en 2000, où elle publie des articles jusqu'à ce dernier volume. Elle participe à de nombreux colloques et revues. Dans les Cahiers Paul Valéry chez Gallimard, en 1977, elle propose un dossier génétique sur le projet Stratonice : « œuvre absente », où Valéry se passionne surtout pour sa recherche. Elle publie aussi des articles sur d'autres auteurs de théâtre comme Jarry. Ainsi, dans « Valéry et Jarry ou "Les malédictions d'univers" », elle parle des deux auteurs comme « des esprits nourris aux mêmes sources, mais aussi hantés des mêmes problèmes ». Huguette s'est intégrée naturellement dans l'équipe Valéry du Centre d'analyse des manuscrits, devenu l'ITEM, unité de recherche du CNRS. Elle participe jusqu'aux derniers jours à l'édition intégrale des Cahiers et aux travaux de génétique initiés par Jean Levaillant. Elle publie le séminaire sur « Ovide chez les Scythes » (qu'elle a dirigé), avec le dossier manuscrit (Cahier de critique génétique, Université Paul-Valéry). Sa dernière publication, en 2006, Valéry, dossier de notes manuscrites inédites pour "Le Souper de Singapour" aux Lettres Modernes est un modèle d'édition d'un dossier génétique.

Huguette Laurenti se passionnait pour tous les arts du spectacle : le théâtre, la danse, l'opéra, les pièces radiophoniques, le cinéma, aussi bien ceux des avant-gardes que de la période antique, baroque ou classique revisités par ses contemporains. Cette passion avait besoin de l'expérience — jubilatoire ou parfois déceptive — de la présence à l'œuvre. Et Huguette courait de théâtre en théâtre, pendant plus de cinquante ans... du Théâtre des Amandiers à la Cartoucherie de Vincennes, du Festival de Montpellier, Danse à

Marseille ou Grenoble, et de cinéma d'art et d'essai en cinéma de quartier. Elle était la mémoire de plus d'un demi-siècle de ces arts du spectacle et partageait ses expériences de spectateur, ses lectures et ses recherches avec ses étudiants, ses collègues et de jeunes chercheurs. Disponible, ouverte, généreuse, pour autant qu'elle ne décelait pas chez l'autre, avec son regard aigu et son sens de l'humour, flagornerie ou arrivisme. Citoyenne du monde, elle faisait de grands voyages, parlant la langue de l'utopie espérantiste ; sceptique, intelligente et sensible, tout simplement humaine avec le don de la légèreté.

À côté des séminaires qu'elle a dirigés, des travaux qu'elle a impulsés, souvenons-nous de sa capacité d'enthousiasme à découvrir de nouveaux manuscrits, à explorer de nouvelles pistes, entrant dans la problématique d'autres chercheurs, apportant ses connaissances et ses intuitions. On pouvait parler avec elle d'esthétique, d'art, de littérature — et de politique. Saluons le chercheur, l'enseignante, la femme avec sa silhouette menue et son humour, les pieds dans la terre d'Auvergne, le regard bleu sur l'espace marin. Huguette Laurenti a rejoint son mari dans un au-delà bien terrestre, sous les cyprès d'un cimetière montpelliérain, un jour de grand ciel bleu.

Nicole CELEYRETTE-PIETRI

TÉMOIGNAGES

Mes premiers souvenirs d'Huguette Laurenti remontent à l'année universitaire 1967-1968 : son séminaire de maîtrise portait sur la littérature et les autres arts, de Jarry au Surréalisme et autour du Surréalisme. Jarry et Artaud, Germaine Dulac et Buñuel... Théâtre et Cinéma, Poésie et Peinture, Danse, Musique et Peinture. Elle proposait des pistes, ouvrait des portes, laissait les étudiants prendre des initiatives. Mai 68 n'a été l'occasion pour elle de « tourner sa veste » : elle a été solidaire avec les étudiants, sans être dupe de certains excès.

Qui a entendu Huguette Laurenti dire certains textes de Valéry a perçu le plaisir gourmand qu'elle avait à communiquer par la voix les rythmes et les sonorités porteurs de sens. Donner vie, donner corps, aux textes et aux idées sans pesanteur et sans vouloir soumettre l'autre, élève ou étudiant, collègue ou ami, tout en soutenant ses idées... Ferme et ouverte, sensible et solide, avec un savoir ancré dans les classiques, elle était totalement contemporaine : avide de vrai présent mais indifférente aux effets de mode. Mon retour à Valéry a été impulsé par sa venue à Cerisy pour une Décade Bousquet-Reverdy-Jouve, à laquelle je participais ; elle était venue par intérêt pour le programme, mais surtout, me dit-elle, parce que deux de ses anciens étudiants y intervenaient. C'est là, quelques années après l'université, que j'ai pu apprécier sa richesse humaine, sa simplicité, son humour... et commencer avec elle d'essayer de saisir les relations complexes entre Bousquet et Valéry. Après Cerisy, la conversation se poursuivit à Montpellier, Huguette m'ouvrant de plus en plus à Valéry. Il y a peu, elle soulignait encore, entre Valéry et Bousquet, l'« étrange complicité », « difficile à analyser », mais « qui ne fait aucun doute — malgré tout ce qui les éloigne ». On ne peut comprendre le parcours d'Huguette Laurenti que dans cette volonté de ne pas séparer recherche, enseignement et vie.

Françoise HAFNER

Le théâtre n'était pas seulement pour Huguette une passion mais aussi une pratique dans l'exercice de son métier. Si depuis quelques années, à travers des propositions ministérielles, on aborde le théâtre comme un texte non seulement à lire mais aussi et surtout à jouer, Huguette sur ce plan fut pionnière. À l'époque où elle était professeur de lycée, elle avait saisi l'importance du théâtre au sein de l'enseignement des Lettres, particulièrement son rôle pour la motivation des élèves en difficulté. Elle m'a transmis cette expérience. Avec beaucoup d'humilité, de modestie et de naturel, elle s'intéressait à l'enseignement dans le secondaire — « c'est là où l'on forme les esprits » disait-elle —, et aux difficultés rencontrées par les enseignants qui doivent « se munir d'autres armes », c'est-à-dire d'autres manières de s'adresser aux élèves, et à la jeunesse déchirée par un environnement social et mondial qui la dépasse.

Me soutenant dans mes initiatives dans les établissements parfois difficiles où j'ai enseigné, notamment dans le Val d'Oise, elle m'a conseillé de canaliser les énergies autour d'un projet « Théâtre ». Grâce ses suggestions, j'ai mené cette pratique trois années successives, en parallèle d'un travail avec un ethnologue. J'ai pu constater que le théâtre est à la fois un espace de liberté, d'expression, d'épanouissement et de développement de l'imaginaire des élèves qui s'approprient leur propre « théâtre mental », comme le disait Huguette. Quand on rassemble trente élèves autour d'un tel projet, le théâtre devient un moteur de cohésion d'une classe et de l'affermissement de la personnalité de chacun. Le théâtre est devenu pour moi un instrument pédagogique et une passion que je m'efforce de transmettre.

Jacqueline COURIER-BRIÈRE